

FRANÇOISE PERRIOT

# DE LA VILLE À LA CAMPAGNE

LE CHOIX D'UNE VIE

Éditions  
de La Martinière

Extrait de la publication



# **DE LA VILLE À LA CAMPAGNE**



FRANÇOISE PERRIOT

# **DE LA VILLE À LA CAMPAGNE**

Le choix d'une vie

Éditions de La Martinière

ISBN 978-2-7324-5673-7

© Les Éditions de La Martinière, 2013  
Une marque de La Martinière Groupe, Paris, France  
Connectez-vous sur :  
[www.lamartinieregroupe.com](http://www.lamartinieregroupe.com)  
Dépôt légal : janvier 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Introduction

On a envie de partir vivre à la campagne ! La ville, on n'en peut plus ! La pollution, le stress, les embouteillages, l'agressivité, trop c'est trop ! Les enfants ont besoin de plus d'espace, d'être dans la nature, en toute sécurité. Pour le boulot on en changera, ou on choisira un coin pas trop loin d'une gare et on retournera en ville deux jours par semaine, ou une semaine par mois. On troque notre appartement de 200 m<sup>2</sup> ou notre studio contre une grande maison avec piscine ou une ruine à retaper, et c'est décidé, les amis, on change de vie ! Marie rêve de cultiver des légumes, Paul veut trois labradors et son Jacuzzi sous les étoiles. Louise, elle, compte bien reprendre ses pinceaux et Pierre tenir un café de village... Et puis à notre époque, les nouveaux modes d'information, de communication et de consommation ont gommé en grande part la frontière entre urbain et rural ! Même dans les territoires les plus éloignés !

La campagne aujourd'hui, c'est autre chose qu'au temps de nos grands-pères ; ce n'est plus la dure rusticité, c'est le bien-être authentique. Les produits de terroir sont nobles, les paysans sont devenus des entrepreneurs en agriculture qui ont ouvert des gîtes de charme, les artisans sont des artistes intellectuels.

Et ras le bol de la crise ! On gagnera moins d'argent à la campagne ? Et alors ? La pauvreté y est moins pénible

qu'en ville. On cultivera nos légumes et on élèvera quelques poules, comme ça on aura au moins toujours quelque chose à manger. Et de la nourriture saine en plus ! On se lancera même peut-être dans le bio. De toute façon, on a déjà commencé : on n'utilise que des cosmétiques bio, du moins sans paraben ni aluminium. Ah ça oui, on est prêt ! Plein de copains ont déjà sauté le pas et d'ailleurs plus d'un tiers des citadins y pensent aussi.

Fin octobre 2012, dans un hors-série titré « Les nouveaux paysans », *Le Monde* reprenait un long entretien, datant pourtant de 1977, avec Henri Mendras, le sociologue spécialiste de l'évolution de la France rurale. J'en ai relevé un court passage, dont la pertinence est encore aujourd'hui de circonstance : « On ne peut pas comparer niveau de vie et mode de vie urbains au niveau de vie et mode de vie des ruraux. [...] Et puis il y a l'autoconsommation. Depuis que toutes les fermes et les maisons à la campagne disposent de congélateurs, cela permet de rentabiliser le jardin ou le cochon. Cela ne rentre pas dans les comptes des économistes : je crois que le retour à l'autoconsommation et à l'autosubsistance est aussi une solution d'avenir et qui se développe actuellement. Et ces nouveaux mouvements, que je constate depuis cinq ou dix ans, vont dans le sens d'un renforcement des diversités sociales traditionnelles. »

On était alors au cœur du premier mouvement de retour à la terre et j'emménageais dans une ferme dans la Drôme où je vis encore aujourd'hui. Cela faisait six ans que j'étais devenue une néorurale. Plus de trente années après, je vis toujours à la campagne...

PREMIÈRE PARTIE

CET IRRÉSISTIBLE  
APPEL DE LA NATURE



# 1

## Comment tout a commencé

### Au début était l'intention

« Pourquoi avoir choisi de vivre à la campagne ? » Presque quarante années après ma première installation en milieu rural, des amis me posent encore parfois la question. Rarement, tant j'ai dorénavant pris un goût, des manières, des gestes, des réflexes, proches de ceux des gens de terroir. Désormais, une partie de moi se définit comme rurale, et pourtant...

Pourtant, rien ne m'y prédestinait. Fille de diplomate, je n'avais aucune ascendance paysanne, ni fréquenté aucun collègue agricole. En fait, ce n'est pas tout à fait exact : mon grand-père vietnamien possédait des rizières dans la région de Hué au Vietnam. Mon intuition me pousse à croire qu'il n'a jamais repiqué lui-même le moindre planton de riz, néanmoins je ne puis l'affirmer. Ce qui est certain, c'est que, ne l'ayant pas connu, aucune expérience ni empreinte agreste ne m'a été transmise par lui. Quant à sa fille, ma mère, elle aurait plutôt enfilé deux paires de gants l'une sur l'autre pour protéger ses mains avant de toucher la terre de ses pots ou massifs de fleurs. Par contre, l'influence de sa religion bouddhiste se reconnaissait à la façon qu'elle avait de se sentir responsable de ses plantes. Elle n'a cependant jamais compris mon choix de vie.

C'était au début des années 1970, je suivais des études artistiques à Paris, j'appréciais le rythme de la ville et n'avais de projet fou que celui d'entrer, par mon art, dans la postérité. Je crois bien que ce fut mon compagnon qui, le premier, formula l'idée d'un changement de vie.

Professeur d'économie dans une université américaine, français, il avait vécu sa jeunesse entre un célèbre village de Haute-Savoie et la rue Saint-Benoît dans le Quartier latin, avec pour voisine de palier Marguerite Duras. De son côté non plus, aucun parent pour lui léguer, au moins par le sang, la fibre paysanne. Lui la trentaine, moi la vingtaine. Lui, un métier avec une situation d'avenir et moi me préparant à construire une œuvre, quand – presque subitement, quelque chose qui ressemble à une impulsion – survint ce désir de tout bouleverser et d'abandonner nos vies urbaines, pour un horizon incertain mais plus près de la nature.

« Mais c'est quoi cette lubie ? » questionnèrent souvent des proches, avec en sous-entendu « quel dommage ! ». Dommage par rapport à des études brillantes et des diplômes ronflants, à un salaire confortable, à un futur prétendument tout tracé en ligne droite et supposé ascendant. Nous étions encore dans la période de l'« âge d'or » de la croissance économique (1945-1975, les trente glorieuses), portée par une société de consommation à son apogée dont on peut, aujourd'hui, mesurer toute l'arrogance. *A priori*, rien ne justifiait alors notre velléité de nous en écarter ; nous étions donc victimes d'une lubie. Précisément, ce n'était pas une lubie, c'était une envie très forte, une véritable intention, même si nous n'arrivions pas à trouver les mots pour l'expliquer.

« Que vous manque-t-il donc pour vouloir changer de vie ? » interrogeaient les amis. Il ne nous manquait rien

de ce que tout citoyen peut attendre : une vie sociale, professionnelle et économique satisfaisante, les éléments adéquats du confort douillet, la voie royale pour s'embourgeoiser sans remords. Tout cela ne nous paraissait simplement pas essentiel. « Mais prenez d'abord une année sabbatique ! Soyez prudents ! » conseillaient les voix de la raison. La prudence voulait au contraire que nous agissions sur-le-champ, avant d'être récupérés par cette société de consommation dont nous nous méfions tant.

À cette époque, en France, une partie importante de la population rurale quittait les campagnes pour s'installer dans la périphérie des villes, dans l'espoir d'une vie meilleure. On ne parlait pas de pollution de l'air, d'environnement menacé, d'OGM, d'espèces en danger. On ne produisait pas de documentaires terrifiants sur les ravages de l'agriculture intensive ou les pesticides qui empoisonnent nos assiettes, et le film *Solutions locales pour un désordre global* ne germait pas encore dans l'esprit de Coline Serreau. Le chômage n'avait pas atteint son rythme endémique, les ressources naturelles paraissaient inépuisables, le réchauffement climatique était inconnu, la nourriture ne nous rendait pas malades. Le stress ne s'analysait pas comme un phénomène urbain récurrent, la violence se rapportait à des cas isolés plutôt qu'à une ambiance devenue générale et emblématique dans certaines banlieues.

En toute logique, nos proches se demandaient pourquoi nous voulions quitter les villes pour cette campagne que les paysans fuyaient.

Plusieurs théoriciens ont présenté le néoruralisme post-soixante-huitard comme un engagement par le non-engagement. La société de consommation, pour laquelle nous étions parfaitement formatés, n'avait pas encore acquis son image destructrice, et il ne me serait pas venu à

l'idée de m'identifier en tant qu'activiste anticonsommation, même si le fait d'essayer de minimiser ma participation à la société de consommation m'interpellait.

Nous tenions parfois des propos enflammés, en proclamant qu'il nous manquait la terre, celle qui colle sous les pieds après un jour d'orage, celle que l'on prend à pleines mains pour la respirer. Nous voulions des horizons naturels nouveaux, une aventure que l'on réinventerait tous les jours parce qu'elle serait faite de ce que nous pressentions comme essentiel et que nous qualifiions par « une vie simple », sans superflu. Les discussions autour de notre projet ne manquaient jamais d'animer les soirées entre amis et gens de même culture, en somme les premiers bobos ; il faut reconnaître que c'était l'époque où tout était prétexte à analyse, critique dialectique, psychanalyse, l'époque où l'on avait le temps de discuter en long et en large de n'importe quel sujet, sans avoir l'impression de perdre son temps... Nous jouions le jeu, à grand renfort de phrases conventionnelles, bien sûr éloignées de nos sentiments personnels que l'on taisait précautionneusement, tant ils nous semblaient incompréhensibles pour les autres. On nous regardait un peu de travers, en nous soupçonnant d'être gagnés par la vague « hippie » et de vouloir vivre en communauté, dans la paresse, la débauche sexuelle et la drogue.

Mais aucun de ces clichés ne correspondait à ce que nous projetions ; vivre en communauté ou dans la débauche sexuelle ne nous attirait pas plus que de rejoindre les militants du Larzac dont les médias faisaient grand étalage. Quant à la drogue, il s'agissait au pire des quelques pétards que l'on partageait avec ces mêmes amis citadins qui désapprouvaient notre projet. Ce que nous voulions, c'était passer nos journées et nos nuits ensemble et en

couple, vivre le plus possible en autarcie, et travailler à part égale sur une terre agricole. Un brin de rêve bucolique, un manque d'expérience, mais la volonté intransigeante de mener à terme notre projet. Ni les prévisibles embûches ni le labeur aussi dur fût-il ne nous rebutaient.

Cela valait mieux, car des difficultés et du travail pour pouvoir vivre à la campagne, c'est en veux-tu, en voilà !

Ce qui nous poussait, outre nos envies de nature et de simplicité, c'étaient des valeurs auxquelles nous croyions, et auxquelles nous voulions donner forme en les mettant en pratique.

Et si je vis encore aujourd'hui dans une vallée de montagne, c'est que ces besoins de nature et de simplicité, et les valeurs qui vont de pair, n'avaient rien d'une lubie ni d'une utopie... Ces valeurs qui m'ont guidée sont d'une actualité saisissante et communément invoquées par ceux qui aspirent à devenir ruraux.

Récemment, un ami parisien m'invita aux Tuileries, en plein cœur de la capitale, à l'exposition « Jardins, Jardin », dédiée aux tendances du jardin urbain et au design d'extérieur. Devant ma surprise sur la concentration des visiteurs, il m'apprit que le retour à la campagne était devenu très tendance, et que le rural comme « concept ou objet de désir » ne s'était jamais mieux porté. En parcourant ces installations végétales très chic, au milieu de plantes bichonnées, installées dans des écrans, sublimes en somptueuses mises en scène éphémères, je me sentais solidaire du chiendent absent des rêves de nature des visiteurs, circonscrits le plus souvent à un balcon ou un jardinet. Dans ce contexte très parisien, les gens que je croisais ne me semblèrent pas candidats à l'exode urbain.

Et pourtant, il y a bien un mouvement urbain en direction de la campagne.

Car la tendance s'est inversée : on n'analyse plus l'exode rural, mais l'exode urbain avec 2 millions de personnes (selon une étude récente de l'Insee) qui ont déjà fait le grand saut ces cinq dernières années. Et ce n'est plus seulement pour y couler une retraite verte et paisible, car la moitié des citadins souhaitant vivre à la campagne veulent le faire alors qu'ils sont actifs. Près d'un quart envisagent même de changer d'activité professionnelle. Quand on apprend qu'entre 1999 et 2007 la population des villes n'augmentait que de 4,6 % contre 9 % pour la population rurale, ce terme d'exode urbain a une certaine légitimité.

### **Phénomène passager, effet de mode ?**

Dans les années 1970, j'entendais déjà ce refrain, alors que dans notre entourage nous étions les seuls à envisager la vie à la campagne. Les attitudes ont évolué, et il est rare aujourd'hui que, au cours d'une réunion entre amis, personne n'évoque l'idée de se mettre au vert. Non seulement c'est dans l'air du temps, mais produire et consommer « rural » sont devenus une mode.

C'en est même agaçant cette mode qui débouche sur un nouveau type de consumérisme vert et – un début – de marketing outrancier, que mes envies de simplicité abhorrent. Mais indéniablement, le Salon de l'agriculture à Paris est un best-seller, un *must* populaire où se doivent de parader les politiciens, entre la belle Valentine, vache de race gasconne de l'affiche, et les cochons de Bayeux. Le succès des foires à l'installation, que ce soit à Paris (tels

Projets en campagne ; la Foire nationale à l'installation en milieu rural ; et Provemploi, le salon pour vivre et travailler en province qui a lieu chaque année) ou en milieu rural, ne faiblit pas.

Les médias ne s'y trompent pas. France Inter peut diffuser l'émission « Carnets de campagne » à une heure de très grande écoute avec une audience importante. La télévision n'est pas en reste, qu'il s'agisse de M6 avec « L'amour est dans le pré », ou de France 5 avec « En campagne » et « Silence ça pousse » que je regarde, à l'affût de conseils et de trucs pour mon jardin. Rural, ruralité, terroir se sont imposés dans le jargon de disciplines en vogue, tels le développement durable et le territoire. Les experts s'accordent à dire que le phénomène ne cessera de s'amplifier. « Ce n'est pas une marée, c'est plus qu'un incident, un signe que nos désirs de campagnes, même loin des villes deviennent réalité », écrivaient déjà en 2001 les chercheurs Bertrand Hervieu et Jean Viard<sup>1</sup>.

Pour différencier les « anciens » des années 1970 qui représentaient un mouvement diffus, atomisé et pratiquement invisible, on appelle les « nouveaux », dont on parle par contre régulièrement, des « extra-urbains ». Cette formule n'a pas encore trouvé sa place dans la langue vernaculaire, mais elle dessine un portrait particulier de cette population émergente : les extra-urbains sont des urbains qui vivent ailleurs qu'en ville, tout en conservant des caractéristiques du mode de vie urbain. Ce terme n'a rien de bucolique, en lui ne résonne plus guère l'idée de bonheur ni dans le pré ni dans le panier...

La campagne extra-urbaine, n'est-ce pas la corruption

1. Bertrand Hervieu et Jean Viard, *Au bonheur des campagnes*, La Tour-d'Aigues, L'Aube, 2001.

d'un rêve ? Cela impliquerait-il que les campagnes soient condamnées à devenir des banlieues ?

Néorural ou extra-urbain, ces termes installés dans une nomenclature « socio-économico-géographique » sont censés aider à l'information ayant pour objet de définir le mode de vie d'une catégorie d'êtres vivants, un peu comme les taxons en biologie ; bref, personne ne sait vraiment à quoi ils correspondent. Le plus connu, le « néorural », est un genre en mutation : un urbain en passe de se transformer en rural. On considère que la métamorphose se déroulera sur cinq ans avant d'atteindre une maturité qui lui fera perdre son « néo » afin de ne garder enfin que le « rural », selon la définition officielle. Mais en réalité, dans la vraie vie sur le terrain, le néorural risque de garder son « néo » jusqu'à son retour en ville ou son dernier sommeil à l'ombre des pommiers en fleur...

Quant aux expressions « rurbanisation » (mot-valise apparu en 1976 et créé à partir de « rural » et d'« urbanisation ») et « périurbanisation », leurs connotations résolument orientées vers l'urbanité m'inquiètent. Il y a de quoi : la périurbanisation (déplacement en zone rurale proche des villes), cet étalement urbain, est un dangereux processus d'extension spatiale de la ville qui entraîne la perte de milieux naturels et/ou ruraux. En 2011, selon les dires de l'ex-ministre de l'Écologie Mme N. Kosciusko-Morizet, en moyenne 165 hectares de milieux naturels et terrains agricoles étaient détruits chaque jour en France, remplacés par des routes, des habitations, des zones d'activité. Renoncer à nos envies de nous installer à la campagne pourrait presque s'interpréter comme une attitude militante pour la préservation de l'environnement, mais l'appel de la nature se fait irrésistible pour ceux qui ont décidé de vivre loin des villes.

Je me rends bien compte que cette démarche n'est plus perçue comme une excentricité ou une lubie, et qu'elle s'opère rarement sur un coup de tête, mais plutôt après de multiples réflexions. De son côté, l'espace rural a changé, en commençant par le développement du réseau routier et des trains à grande vitesse qui le rend plus accessible à tous. Si l'on juge le désenclavement du territoire à l'aune du critère posé par la loi du 4 février 1995, force est de constater que la France offre le visage d'un pays très largement désenclavé. Du coup, galvanisées par tous ces mouvements, qui démontrent qu'elles sont devenues des pôles d'attraction, les campagnes opèrent le changement : soucieuses d'inverser durablement le mouvement d'exode qui les menaçait, elles redoublent – le plus souvent – d'attentions pour les nouveaux arrivants.

Ce qui n'a pas changé, entre le retour à la terre des années 1970 et celui de maintenant, c'est qu'il n'y a pas d'âge ni de période idéale pour changer de vie. Les motivations sont sans doute différentes, et désormais la raison guide plus que l'impulsion. Hier, on « prenait la route » sans se demander où elle nous mènerait, seul comptait le premier pas. J'ai connu des gens qui avaient débarqué sur notre pâturage et qui voulaient fermement s'y installer parce qu'ils l'avaient choisi au hasard, les yeux fermés, en posant le doigt sur une carte de France. Aujourd'hui, la tendance est de regarder à la loupe un plan au 1/50 000 (1 cm = 500 m) qui dévoile les moindres détails, des habitations aux cours d'eau, pour baliser notre itinéraire. Plus prosaïquement, selon les enquêtes, quand ils envisagent de s'installer à la campagne, les citadins se préoccupent d'abord des possibilités d'emploi existantes dans la commune ou ses environs, puis viennent les interrogations sur les services de proximité, les écoles et

collèges, les commerces et services publics, et, pour finir, les logements disponibles à louer ou acheter. Le parcours est jalonné d'étapes : l'envie, le projet, l'implantation, le travail, l'adaptation, l'intégration. Au-delà de la métaphore de la carte à grande échelle, il reste que, pour réussir son installation à la campagne, hier comme aujourd'hui, il faut au moins un minimum de convictions.

### **La source de mes convictions**

Les premières influences qui orientèrent mon choix de vie remontent à mon enfance passée auprès de ma mère adoptive, ma tante Rachel, une veuve sans enfants à la forte personnalité et formidablement non-conformiste. Une « originale », disait-on de cette femme qui, après un court séjour dans leur communauté, devint membre sympathisant de l'Arche, fondée par Lanza del Vasto (1901-1981). Je la soupçonne d'être tombée sous le charme physique et le charisme de Lanza del Vasto qu'elle disait ressembler au Jésus-Christ de l'imagerie pieuse populaire (elle n'était pas croyante), de ces petites images, gagnées sans doute sur les bancs d'école, qui lui servaient de marque-pages. Barbe et cheveux longs constituant des critères d'attrait pour Rachel, elle trouva tout naturellement les hippies beaux et sympathiques. Au-delà de la subjugation physique que le mentor de l'Arche exerçait sur elle, Rachel adhérait néanmoins aussi à ses idéaux de non-violence, de simplicité volontaire et surtout de respect de la nature. Par contre, les prières et les contraintes de la vie communautaire ne lui convenaient pas plus que celles de la vie de couple. Elle resta donc à Paris pour exercer son métier de responsable de communication. Dans l'appartement que nous habitons,

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2013. N° 108794 (XXXXX)  
IMPRIMÉ EN FRANCE

